



DÉLUGE



CRÉDITS PHOTOS

Adèle Beauchamp p. 28, 32, 42, 56

Jacob Bernier p. 46-47, 51

Mélodie Derderian p. 12-13, 20

Élizabeth Martineau p. 52

Mariève Perrault Rocheleau p. 19

Léonie Poulin p. 53

SOMMAIRE

| | |
|---|-------|
| <i>Mot de la direction</i> | p. 6 |
| <i>Éditorial</i> | p. 8 |
| <i>Le tonnerre l'avait prédit</i> | |
| Partie de cache-cache avec l'apocalypse Rubis Giroux-Langlois | p. 12 |
| Esthétique du déni Érika Houle | p. 16 |
| oxymore de mon cœur Catherine-Audrey Volcy | p. 20 |
| Démonstrations d'un amour sincère et autres contes de fées Adèle Beauchamp | p. 22 |
| <i>À nos portes la tempête</i> | |
| loger l'orage Loriane Comeau | p. 28 |
| ruelle mer Raÿla Corbeil | p. 30 |
| Mon marais Victoria Boisclair | p. 32 |
| Les reliques du rempart Clémence Bédard | p. 36 |
| Écosystème Evelyn Gosselin-Mercure | p. 40 |
| Mur sourd Zéphyr Bielinski | p. 42 |
| <i>Nous nagerons dans l'horizon pastel</i> | |
| Apprendre à être la dernière ou juste vivre Samuelle Perreault-Lafrance | p. 48 |
| Tumulte intérieur : De la submersion à la résistance François Loza-Rodriguez | p. 52 |
| À cœur ouvert Mariève Perrault Rocheleau | p. 54 |
| Loadée comme un gun Marie-Michaele Vadeboncoeur | p. 56 |

Qu'en est-il
de demain ?

L'aube éclaire nos visages endormis
Le lit nous appelle encore
Mais déjà en retard
Le métro nous précipite
Bousculé-e-s
Ralentissement sur la ligne orange
Les rendez-vous se superposent
Se succèdent
Interrompu-e-s par le cri de nos téléphones
Qui nous imposent de courir plus vite
Encore plus vite

Les forêts s'embrasent
Le sol tremble
L'océan inonde
La chaleur suffoque
Puis subitement
Une vague s'approche
Inquiétante
Pressée
Elle nous avale
Le déluge

Le chaos se dissipe dans le crépuscule
La lune révèle nos cicatrices
Le poids de nos agitations collectives
Pèse sur nos désirs
Nos passions
Nos impulsions
Face à la noirceur
Nous laissons place à la renaissance de nos rêves
Demain nous attend

À l'approche de sa 15^e année d'existence, Le Culte entame un tout nouveau chapitre en lançant sa nouvelle identité visuelle. L'édition que vous tenez entre vos mains arbore ainsi une image plus représentative de notre vision, moderne et rassembleuse, qui évoque le caractère multidisciplinaire de notre média.

Longue vie à la créativité uqamienne, longue vie au Culte !

Ingrid et Samuel
Direction générale

C'était écrit

dans le ciel

*La joie des journées qui commencent tôt et finissent tard s'est évaporée.
Ne reste que le souvenir d'une vie qui ne s'attendait pas encore au pire,
mais dont l'inévitable basculement vers la déchéance est déjà enclenché.
La spirale de la chute.*

tomber dans le flot incessant

toucher l'aurore électrique

orchestrer la déflagration

trébucher à chaque pas

embrasser la débauche

laisser gagner la peur

nager vers le cyclone

dévaler le quotidien

rallier les nuages

débouler en rafales

disloquer les jours

crépiter

crier

Alors le vent se lève, la pluie se met à tomber. L'orage en mille éclats de foudre.

les gouttes d'eau percent les membres rage de la tempête qui gronde cette force terrible de la jouissance surnaturelle qui crisse toute en feu des tournesols fondus en flaques de fluides pour mieux fracasser les parois bétonnés des buildings pourris d'une métropole apocalyptique la vie reprend le contrôle de cette nature maganée de tous les êtres humains de ce qu'on a fait par amour par haine par angoisse sans mesurer la catastrophe de notre ignorance cette merveille illusoire qui nous attendait au bout des effondrements aucun mur derrière lequel se cacher alors se protéger de soi se libérer du dedans par la baignade dans l'ouragan plonger dans le ciel fendu

Les rivières ont débordé, elles courent dans nos veines et nos corridors submergés. Nous sommes à jamais changé-e-s.

la fragilité du temps nous traverse

les autres comme une force sur le chemin de notre résistance

au fond de l'eau nous respirons à nouveau

les sédiments dansent se soulèvent

remous de la riposte

nous ramassons nos miettes

pour se refaire

l'écriture comme une bouée de sauvetage

Rubis Giroux-Langlois



Partie de cache-cache
avec l'apocalypse

Au-dessus de la section des aliments en conserve, un néon jaunâtre clignote. Claire est accroupie, elle étudie les légumineuses depuis quelques minutes. Elle s'empare d'une canne de haricots six couleurs, la fait tourner dans sa paume, découvrant chaque angle. La main tremblante, elle l'ajoute à l'un de ses sacs déjà bien remplis. La canne devient momentanément la reine de la montagne, à peine en équilibre.

Débordement.

La canne dégringole. Elle roule, roule, roule. Elle zigzague, semble gagner conscience, s'enfuir, avant de s'écraser contre le pied d'un enfant qui témoigne de la scène. Claire se sent faiblir, étourdie d'être observée. Le petit la dévisage.

Bin quoi, t'as jamais vu quelqu'un faire l'épicerie? Elle s'approche de lui, le dos rond, les yeux noirs. La voix basse. Moi, je me prépare. Toi, tu es petit, tu ne comprends pas encore, mais, crois-moi, quelque chose d'horrible nous guette.

Le petit garçon cligne des yeux, lentement. La peur lui monte au visage, il s'écroule, des larmes s'écoulent. Du fond de sa gorge sort un cri alarmé. Claire sursaute. *Tais-toi! Non mais, tais-toi! Je voulais juste t'aider.* Elle file, sans pouvoir réfléchir.

Claire poursuit sa routine, soumise à un automatisme compulsif. Elle se rend aussitôt à l'escalier menant à l'ancre, qu'elle a déjà descendu des dizaines de fois. Elle ne s'habitue toujours pas à la fraîcheur terreuse des murs qui s'effritent sous son passage, à la noirceur du chemin étroit, à l'odeur de soufre. À chaque descente, elle appréhende les toiles d'araignées, les longs fils collants qui s'enroulent autour de son visage, de ses cheveux. Sur ses épaules, ses deux sacs d'épicerie pleins à craquer pèsent, s'enfoncent dans sa chair de plus en plus. Claire est une fourmi récoltant ses provisions, rejoignant la terre, la sécurité d'une maison enfouie. Enfin, le dernier voyage.

Arrivée devant l'imposante porte de métal, Claire est en sueur, respire fort. Ses tempes bourdonnent au rythme de son cœur effréné. Elle laisse aussitôt les sacs tomber de ses épaules, une délivrance partielle à ses maux, puis fait tourner le levier, froid.

Clic.

Claire rejoint enfin le confort de sa bulle d'acier.

Au milieu de la terre, une oasis argentée
Qui efface toute extériorité, jusqu'à se demander
Dehors, est-ce que ça existe vraiment ?



Elle salue le silence engourdi, coupé, qui habite cette boîte de métal. Qui stagne. Elle se moque de lui, la vibration de ses cordes vocales le tue. Le fait taire. Elle lui raconte ses péripéties matinales à l'épicerie, et lui disparaît.

Claire chantonne doucement en plaçant les boîtes de conserve sur l'étagère. Le thon à gauche, suivi du maïs, de la soupe au poulet, des ananas puis des légumineuses. En tout, 229 cannes. En se déposant, chacune se lamente, pousse un gémissement métallique qui fait écho, qui rebondit sur les quatre murs lisses de la pièce. En dessous, à même le sol, se trouve une collection de bouteilles d'eau.

Les étagères sont pleines. Tout est en ordre, les tâches ont toutes été cochées. Il ne reste plus que la fatigue, les ongles rongés, les cheveux qui tombent. Claire s'allonge sur le mince matelas qui tapisse le sol, voulant simuler sa vie d'exilée pour un instant. Couchée dans son havre de vie, dans sa salle de contrôle, elle laisse enfin ses angoisses divaguer. Ses épaules se relâchent, sa respiration s'apaise. Un sentiment de sérénité l'envahit, la berce, l'enivre. Elle le poursuit. Ferme les yeux. S'endort.

Claire se réveille en sueur. Ne reconnaît pas ses environs. Des murs de métal. Scintillent. Lumière aseptique. Brûle ses rétines. Bouche sèche. Acouphène. Elle fouille le sol. Glacial. Bras engourdi. Tâte ses environs. Empoigne son cellulaire. Froid. Non non non. L'écran reste noir.

Plus aucun contact. Coupée de tout.

Toujours couchée, Claire se tourne. Une vertèbre à la fois, pour faire face à la porte. Elle examine fiévreusement ce portail qui avale, engloutit toute perspective, qui distord deux mondes.

De l'autre côté des murs, c'est le vide, c'est la mort.

Dehors, est-ce que

ça existe ?

L'écho d'un cri frappe les parois dans son crâne.
Un cri venant de l'extérieur. Surement.
Ça y est, l'heure a sonné.
Peut-être.
L'incertitude tue
La menace guette.
Une porte qui ne s'ouvre plus se transforme en mur.
Claire préfère rester.



Érika Houle



Esthétique du déni

Enfermée avec elle-même dans le sommeil. Le jour est nuit.

Je me réveille par le corps qui me rejette

La pulsion me tire hors du cachot de mon lit

Comme le rappel quotidien de mon incapacité

À respecter les lois de l'acceptable

Je titube le long des murs

Domino

De

Chair

Qui

S'étale

Sur la céramique du plancher

Je suis une princesse au bois dormant comateuse

La preuve vivante

Que d'abuser des bonnes choses

Finira inmanquablement par nuire

Mon corps

Ce lieu de contact entre moi et le monde

Une transaction du dedans au-dehors

Comme une entaille vide

Puis le déluge.

Vomir mes excès

Du venin rose aux effluves de téquila

Les souvenirs d'hier

La nausée comme seule preuve tangible

Personne pour retenir mes cheveux

Revenir à soi

En union dans le confort sublime

De la déconnexion

Tirer la chasse.

Effacer les traces

De mon propre dégoût

Mon reflet trouble dans l'eau sale

Et je m'y noie

Pour mieux ressentir

J'aimerais savoir me contenir

Sans ressentir le besoin de m'étendre

Dans la ville

Sur les autres

S'il advenait qu'un jour le soleil

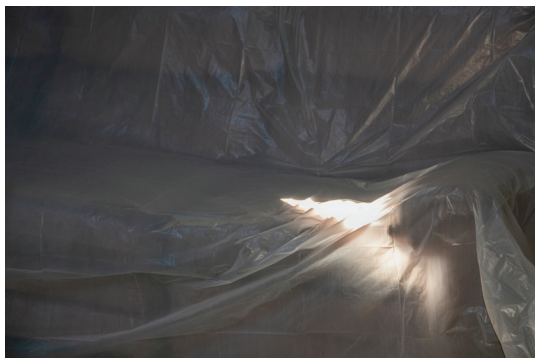
Se lève sur Mont-Royal

Sans que je sois lendemain de veille

Il faudrait fêter ça

Tranquillement, elle se relève. Ravale sa culpabilité à coup de tylenols et de grands verres d'eau. Le miroir annonce l'étendue du travail qu'il reste à faire. La métamorphose s'enclenche. Des couches de cachesernes se superposent sous les yeux. Le teint s'éclaircit d'une poudre magique. L'image reflète son plein potentiel. Traverse le miroir. Fière. Méconnaissable. Quitte la scène. Il est 17h15. C'est le happy hour. Aujourd'hui peut commencer. Demain s'esquisse déjà.





oxymore de mon cœur

Je marchais la ruelle empruntée. Le temps d'un soir humide, après les bourrasques et l'avalanche. Mes pas collaient l'asphalte comme une neige-crampon à la recherche d'une terre pour me grounder. J'avais terriblement envie de me brûler le sang, pour y enlever le rhum qui y coulait. Je fixais un mur de brique, pour cesser l'étourderie. Cette journée-là est un flou dans ma mémoire à trou, mais je me souviens l'avoir vu, et lorsque je l'ai vu, de tout son grand corps de gars qui sait ce qu'il fait, s'approcher de moi avec son essaim derrière, comme une guêpe-reine, j'ai été conquise, un trône mérité. J'aurais dû savoir en le voyant qu'il allait devenir mon cataclysme et ma bouée.

Plusieurs, plusieurs mois plus tard. Nos doigts se mêlent comme mes cheveux qui se transforment en sangsues sur mon front mouillé. Une musique jazz se glisse dans mes oreilles qui ne font qu'entendre ce qu'elles veulent. Je ne connais pas la chanson, elle m'énerve, mais je l'écoute parce que s'il l'a mise, c'est qu'elle doit être bonne. Je lui fais confiance. Ses mains rauques frôlent mes seins et dans un élan de synchro, mes auréoles piquent vers le ventilateur du plafond. Je suis souvent ivre, mais rarement saoulée d'amour, plus souvent d'un cocktail trop sucré. Tout a changé depuis la soirée miraculeuse. Il a trop de qualités et son physique d'apollon me donne trop de papillons pour le condamner, même si ses défauts sont super agaçants.

L'air est caniculaire, presque aqueux, comme nos peaux-glues. Quiche, son *main coon* colleux creuse des abysses dans la porte de la chambre, mais on l'ignore sciemment. Trop occupés à être excités juste en se regardant un peu. L'état de son royaume est pitoyable; des mouchoirs souillés débordent de la boîte de carton qui sert de poubelle, une tasse cernée traîne au précipice de sa table de chevet, les morceaux de verre d'un pot cassé jonchent le sol poussiéreux, les cadres et le miroir sont croches et couvrent les murs mal peints. Je fais mon innocente, je ne vois pas les taches qui décorent ses draps sales. Ces détails ne sont plus importants : quand je le regarde, j'oublie tout le reste. On nage dans son lit défait comme des navires cinglent un océan; on est tous petits dans un *king* si grand. Je vois ses yeux verts grandiloquents me dessiner le désir sur le corps et je veux lui donner tout ce que j'ai. Le butin que je ramène après mes *shifts* à la galerie, tous les trésors de ma boîte à bijoux chers, les livres que je collectionne, bref tout ce que j'ai de plus précieux.

Il me susurre à l'oreille qu'il veut essayer une nouvelle position, j'acquiesce, fiévreuse, et je courbe le bas de mon dos, je dois être la plus belle à ses yeux, j'entretiens quand même la performance. Mon sourire masque l'inconfort qui habite mon corps en entier, il ressent les flammes, mais n'y voit que du feu. Je bombe la poitrine et on continue. Le soir, quand je me couche seule et que je repense à nos séances, tout le laid s'évapore, parce que je crois encore qu'il m'a sauvée d'une noyade certaine. Mais en me sauvant, il m'a entraîné dans sa propre flambée.

Je descends vers sa merveille à lui. Sa main droite se cadennasse entre mes mèches fraîches faites et ma bouche s'étire en satisfaction, ça, ça me fait vraiment du bien. Il me touche le bas du ventre et l'effet qu'il me procure ressemble toujours à celui de la fin d'une soirée bien arrosée. Un mélange de triomphe, d'euphorie, de naufrage et de déconfiture. Au moins, depuis lui, j'ai arrêté de boire.

Je m'énerve quand je me contente de peu, surtout en amour, surtout quand l'émotion est forte et intense, surtout quand je sais pertinemment que je ne pourrais pas m'en sortir vivante. Il est ma nouvelle *strange addiction*. Les beaux moments couvrent les mauvais d'une grande couverture bien chaude, qui enveloppe, qui fait tout annihiler. C'est pas de ma faute, je peux pas m'en empêcher. C'est son odeur de menthe et de pin, de sa voix rocailleuse dont j'ai besoin, je deviens folle quand ça lui prend une décennie de minutes me répondre par texto, plus de deux jours sans lui et mon cœur craque en des milliers de mini-retailles qui coupent les doigts quand on essaie de les ramasser.

Il est doux, même si quand on fait la *cowgirl en reverse* uno, je cambre tellement mon dos, qu'il me cause des courbatures.

Il est fin, quand il m'offre de m'aider avec mon CV, parce que je comprends rien à ces affaires bureaucratiques là, pis qu'il faut que je me trouve quelque chose, je me suis fait mettre dehors de la galerie.

Il est drôle, quand il me flatte le dos après une session de plusieurs baisers et qu'il imagine ce qu'on ferait seuls, sur une petite barque dans l'océan. J'ai moins de papillons, par contre, quand il parle de toutes les filles qui se poussent dans ses *DMS* pour lui parler. Ça me pince des fois, juste en dessous de l'épaule gauche, mais au moins je sais que celle qu'il choisit pour partager un oreiller, collés, c'est moi.

J'oublie souvent ce qui est sain au détriment de ce qui me fait du bien.

Adèle Beauchamp

Démonstrations d'un amour sincère et autres contes de fées



Tu es tombée

Et tombée

Pour lui, pour elle, et en amour.

Vous vous êtes agrippés par la peau du cou, d'abord pour vous retenir et ensuite pour vous projeter au bas de l'escalier, débouler et vous écraser, les doigts entrelacés. Vous êtes primaux. Vous sortez les crocs. Vous rompez vos membres pour mieux vous ressouder ensemble et rêvez de devenir un brouillon à quatre bras et quatre jambes. Vous seriez volontiers une anomalie si elle impliquait la fusion. Ça fait mal, mais jamais autant que de s'endormir seule.

Tu remontes les marches à la course, tu la regardes en souriant, lui demande de te pousser encore et ses mains obligeantes battent ta poitrine offerte. Tu n'as jamais connu caresse plus douce, plus sucrée et crème, chaque coup te fend le sourire plus large dans le visage. Il m'aime! Ton bras accuse le choc de ton poids sur la troisième étape. Elle me veut! L'élan précipite ta joue droite sur l'arête de la prochaine

Marche

Moi sur le corps.

Ta tête est propulsée vers l'arrière, ton cerveau se cogne à la paroi avant de ton crâne et se fait porter par les vagues de ton liquide cébrospinal, tu es un fœtus balloté dans le liquide amniotique. Le chaud. La mère. Le rouge. La naissance violente de ton être de poupée de chiffon sur la descente des escaliers en bois d'érable te surprend comme ta première chute du grand feuillu de ton grand-père et la fois où tu t'es plantée sur la piste cyclable au secondaire. Le becqué bobo. Le bandage. Le plâtre. Dans les trois secondes où tu ne touches plus le sol te viennent des visions.

D'une hirondelle.

D'une comptine (au chant de l'alouette, je veille et je dors).

D'une sieste opaque.

Personne ne te chante plus de berceuse pour t'endormir, mais tu as des amants qui t'offrent un doux coma, des amoureuses qui te froissent le corps. Le bisou. Le poing. L'exclamation. Ton chéri sur le palier t'observe basculer avec bienveillance, c'est aussi ça l'amour, et tant que tu planes et tant que tu ne cesses pas de ne pas atterrir, tu crois.

En l'apesanteur.

En l'immortalité.

En l'âme sœur.

En la gravité qui t'amalgame au sol brut. Une pêche trop mûre sur le carrelage. Tu coules comme une pinte de limonade. Mais elle ne te laisse pas tomber (te vider). À son tour, il met le pied dans le vide. Chaque morceau disloqué en elle est un acte sacrificiel à ton autel, la rapproche de tes bras ouverts dans lesquels vous vous réparez à gorge déployée. Sur ta langue (et par tous tes pores), il goûte.

Le sang.

Le vin de lilas de Nina Simone.

Le lait.

Vous êtes hyènes. Tu es sienne. Il est tien. Puis elle se couche sur toi comme dans un berceau. Le poupon. La chair de ta chair. L'époux. Vous passez chaque moment ensemble à répéter vos dégâts, à ne jamais vous épuiser du déboulement de

Vous

Êtes sans doute fous.

Non, amoureux, penses-tu. Et quand il ne te restera qu'une palette en bouche, des éclats de calcium à la place du squelette, tu l'embrasseras et lui demandera

encore.



Loriane Comeau



loger l'orage



vous portez vos corps comme des armes chargées longeant le couloir
qui se décape votre maison est un naufrage qui fait pourrir les planches
vous entendez l'agonie derrière la porte et les fibres du tapis noircissent
vous sentez la noyade monter au rythme des flammes vous vous conten-
tez de la lueur mouvante chaude orangée pour vous frayer chemin vers
les chênes vous êtes heureuses qu'il fasse plus clair votre peau peint des
fantômes sur un fond de feuilles mortes filant à la brise vous laissez vos
pieds s'enfoncer dans la terre et l'eau s'abandonner sur vos torses silen-
cieux vos seins pointent la foudre naissante vos doigts se rencontrent
s'enlacent se figent et votre anatomie se conforte sans le chaud du foyer
qui salit vos membres de poussière noire

la maison est creuse pour mieux crier vous n'entendez plus la voix en
douleur mais les murs qui se chiffonnent le toit qui accueille la flotte
et l'orage qui fissure le ciel vous n'écoutez que les gouttes par milliers
et le son de vos pupilles qui s'étendent votre chair qui vibre et vos rires
qui se fracassent à vos dents comme un orgasme attendu depuis cent
longues années vos larmes crient à la sortie ce sont ces bêtes qui ru-
gissent délivrance

le vent s'endiable se heurte aux fibres de feuillus s'infiltré au taudis et le
toit s'écroule et les cendres neigent vos mains se serrent se portent à la
foudre vous livrez combat à vos terres vous souhaitez sombrer dans le
sol vous submerger ou vous prendre au vent pour vous fendre en éclats
de frénésie éclore en écho de lumière faire crouler les averses sur l'abri de
cendres sur ce mort médiocre ces murmures du nid qui n'en est plus un

les filets d'eau se tressent un voyage sur vos gestes se dressent en habit
sur vos hanches c'est une peau lisse en forme de logis où vos sens se
prélassent où se perdent vos hantises qui sont sèches

vous tripotez le déluge de vos membres nus comme une embrassade à ces
visages familiers qui vous veulent

malades comme vous êtes

ruelle mer

Anaëlle a soif. Elle aimerait pouvoir aller se chercher un verre d'eau, mais encore ça brasse à la maison et elle attend sagement sur son lit que les murs cessent de trembler. Anaëlle est patiente, mais aussi résiliente, ça on lui dit souvent.

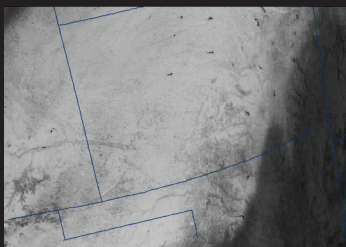
C'est une bonne petite fille que le monde affirme l'air stupéfait, comme si c'était un miracle. Anaëlle n'a jamais trop compris.

La télé a annoncé un orage tenace aujourd'hui, la voix suggérait de rester à l'abri. Anaëlle a toujours eu une fascination pour les tempêtes, un des seuls phénomènes qui sait l'apaiser. Comme si, pour une fois, ça brassait plus en dehors qu'en dedans, comme si enfin tout le monde allait côtoyer la tourmente.

We're all in this together qu'elle aime fredonner en se rappelant son film préféré.

Anaëlle écoute le bruit des gouttes qui s'écrasent à la fenêtre, les observe couler les unes vers les autres, s'allier et devenir masse. Sous ses yeux naît un ruisseau balayant la ruelle de sa crasse. En symbiose les cris et le tonnerre, une trame sonore tendue où les mots se font bourrasques. À défaut de pouvoir atteindre le robinet, Anaëlle décide de se jeter à l'eau.

Elle enfle son bikini préféré, le seul qu'elle possède pour dire vrai. Tissu vert comme picoté et froufrous rose flash qui lui rappellent les costumes des gymnastes. Elle rêve d'être de celles qui s'envolent et retombent sans jamais se faire mal. Tous les soirs elle pratique sa split et s'imagine faire des pirouettes devant une foule familière. En attendant, elle enfle ses flotteurs pour ne jamais toucher le fond, retourne à sa fenêtre et prend son courage à deux mains. À l'instant même où une brèche s'ouvre sur la tempête, des gouttes fouettent son visage. Elle se faufile, un pied puis l'autre, jusqu'à laisser son corps choir sur le gazon.



Anaëlle inspire et sent l'immensité de la ville se loger dans ses poumons. Elle rejoint à la course la rivière qui s'étale sous ses yeux, fleuve qui brouille ce qui s'est passé dans la dernière heure la dernière semaine la dernière année. Anaëlle devient torrent à ses cils pendent des gouttes qui peu à peu font monter le niveau de l'eau Anaëlle déverse comme le ciel sans jamais se vider Anaëlle coule et récolte la bouche grande ouverte la soif n'existe plus les montagnes poussent aux pieds de ses poils le contact entre la peau et l'eau une pulsion de vie Anaëlle descend en pont la tête submergée enfin s'estompent les cris les débordements désormais seule la foudre fait trembler son monde à partir d'aujourd'hui Anaëlle ne se battra plus contre le courant elle dérivera loin quitte à ne plus savoir rentrer Anaëlle en étoile et personne ne la cherche Anaëlle seule dans les flots urbains Anaëlle un corps céleste en fugue

pendant que la ville s'abrite dans le confort Anaëlle se libère dans les veines du déluge.

Victoria Boisclair

Mon marais

J'habite la rue Beaubien
Dans un appart à moitié rénové
Beaucoup trop cher
Au-dessus d'un dépanneur cheap

Assise à la planche de bois
Qui servait autrefois
La tablée familiale
Je sens couler sur moi
Une eau glaciale

Plus vieille, je dirai sûrement
En passant en voiture:
«J'habitais ici avant»

Ploc.

Plic

Plic.

Ploc.

Mais pour le moment
C'est ici que je suis
Au cœur de ma vingtaine
Dans un appartement blême

Je lève les yeux

Les murs de ma chambre sont immaculés
À l'image d'une page blanche
Sur laquelle je dois écrire ma vie
Ça me gosse

Il pleut du plafond
Des trappes d'aération
Des plafonniers du salon

Ah bon
Ah bon
Ah bon

Je n'en ai jamais eu envie
Mais surtout pas aujourd'hui
Il pleut sur Montréal aujourd'hui
Il pleut sale

Le divan
Se noie
Le tapis
Se dissout

Dans mon appart
Les planchers en vinyle décollent
Des gouttes de peinture blanche coulent
Le long du mur

A
h

b
o
n

Pas envie.
De décorer ma chambre

Je n'ai pas tendance à paniquer
En plus
C'est plutôt poétique
La pluie traverse tout
Se fraie toujours un chemin
Vers moi

Je regarde dehors
La pluie battante
Il pleut comme j'imagine
Les moissons cambodgiennes
Le déluge du Saguenay
Les larmes de ma mère

Ma mère dit que j'ai toujours aimé l'eau
Surtout les marécages
Surtout quand ça stagne
Ne pas bouger
Rester là,
Pourrir

Note à moi-même : rappeler ma mère

Le réfrigérateur ronronne
Dans cette cuisine impropre
À la famille ou à l'amour
L'heure est mauvaise sur le four

En fait
Je rêvais de me noyer
Dans ses baisers humides

Et me couchais le soir
En priant
Viens dans mon marais
Viens me border

Mais c'est la pluie qui me berce
Les autres
Je les caresse de loin
Du bout des doigts

Les murs de l'appart suintent
Une eau brune visqueuse
Qui sent la clope
L'air de dire
Il y avait de la vie ici
Avant

De l'eau brune sur des murs blancs
Elle écrit ma vie pour moi

Ploc.
Plic

Ploc.
Plic.

Bon, d'où ça coule, maintenant?
Salle de bain
Les planchers gonflent
Gonflent tellement que la pièce rétrécit
C'est la vie qui me crache dessus
Qu'il faut que je me trouve une job
Que je n'ai aucune idée d'où se trouve
mon certificat de naissance
Que je manque constamment
les rendez-vous importants

D'ailleurs, j'ai toujours pas rappelé ma mère
Une autre affaire:

Pas envie.
De rappeler ma mère

La porte de la salle de bain ne ferme plus
Je suis trempée sur le bol
Vulnérable
Un rat de laboratoire

L'eau visqueuse
De plus en plus sombre
Monte rapidement
Jusqu'à mes genoux
Jusqu'à mes hanches
Mon cou
Mes lèvres

Je me baigne
Dans ce qu'il reste de la mémoire

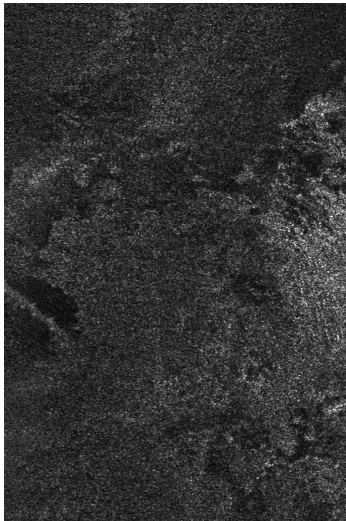
Pas envie.
De nettoyer tout ça demain

Il est difficile de me mouvoir
Liquide qui m'avale
J'y suis bien
C'est ici que je suis née
Dans cette intime viscosité

Lentement, la substance se meut
Le long de mon corps
Se renferme et fige sur moi

Enfin
La tendre étreinte inespérée
La douceur
D'un écho suffoqué
Qui retentit dans mon marais

Ne t'en fais pas
Si tu n'as pas envie
Tu n'es pas obligée



Clémence Bédard

Les reliques du rempart



Avril grugeait la chair du dernier bonhomme de neige de l'histoire quand le ciel s'est mis à se soulager, poliment d'abord, puis toujours plus insolemment jusqu'à devenir complètement incontinent. Un imposant torticolis gorgé d'averses s'est logé dans la nuque des Amériques, jusqu'à remplir l'atmosphère et engourdir le corps de tous les continents. Ceux qui le pouvaient affrontaient le dehors, alors que ceux qui ne le pouvaient pas rentraient leurs blancs moutons et apprivoisaient de l'intérieur l'orage qui, comme ils le savaient tous, ne serait jamais suivi par le beau temps.

Inerte devant la télé, Dolorès avait une tempête dans la gorge, un troupeau de mots qu'elle n'avait pas dits et qui bientôt, elle le sentait, lui feraient mordre leur poussière. Elle pensait parfois à l'extérieur, à sa fille Marie qui était aux fronts depuis des mois, à crier devant le parlement comme elle l'avait toujours fait. Dolorès était fière d'elle, même si elle n'avait pas eu de ses nouvelles depuis longtemps. Ses autres enfants avaient cessé de la visiter depuis le jour où elle les avait chassés de chez elle, car ils voulaient l'emmener en CHSLD.

La vieille avait claquemuré l'octogénaire dans un appartement rempli de souvenirs en cordes de bois qu'elle ne triait pas. Quand le ciel se déversa, Dolorès se sédentarisa et se sédimenta dans sa chaise berçante et se tapa en boucle tous les épisodes du tricheur, en lâchant un « maudit cul ! » chaque fois qu'un invité choisissait une mauvaise valise. Son regard livide fuyait tout ce qui pouvait contrarier son état oisif, si bien qu'elle se'était pratiquement enlevé la vue. Pendant ce temps, hors de la fuite du temps, les objets qu'elle ne voyait pas, ceux qui autrefois lui étaient chers, s'arrachaient entre eux le porte-voix pour attirer son attention.

Pour qu'à travers eux, le corps et l'esprit de Dolorès, mutilés jusqu'à la moelle, trouvent l'harmonie dans leur dernière danse.

Le calendrier, en totale crise existentielle, voyait se dérouler devant lui le tapis des jours à venir, des heures à subir, des secondes à pourrir. L'avenir, comme un éventail de déjà-vu, jonchait le plancher de

ses reliques de peaux mortes, de l'absence grimant le long des draps contours, d'heures qui bientôt bleuiraient et tisseraient des toiles de fièvres sur les fronts. Chaque jour se cassait le cou et tombait à la renverse sur celui d'hier. Sur son lit de mort, le calendrier n'attendait plus que Dolorès se lève et qu'elle le balance au recyclage. Mais elle ne se levait plus, depuis un moment déjà.

Le tablier de cuisine, suspendu à un crochet dans l'entrée, se remémorait les bons moments qu'il avait passé attaché au corps chaleureux de Dolorès, à attraper les miettes de pâte à tarte au vol sous les rires d'une tablée d'enfants. Maintenant seule, Dolorès ne cuisinait plus pour elle. Elle n'en voyait pas l'utilité.

Affamé, le frigo se rabattait sur ce qu'il y avait autour, déterminé à trouver une quelconque valeur nutritive dans l'appartement. Il n'y avait que Dolorès, dont la date d'expiration clignotait en rouge sur son front. La péremption la guettait comme une punchline mauvaise et prévisible.

Les murs de la chambre connaissaient le corps de Dolorès par cœur. La nuit, quand elle se levait, elle se cognait dans les quatre coins de la pièce, comme le disque multicolore dans les cassettes VHS, avant de trouver la porte. L'empreinte qu'elle avait laissée sur les murs au fil du temps était semblable à celle du déluge sur les gens comme elle. Invisible et pourtant indélébile.

Le miroir d'entrée avait vu le même visage depuis plus d'un siècle, de filles en mères. Un visage héréditaire, immuable, ineffaçable, un visage qui avait plus de vies qu'un chat. Un visage dont les pores étaient souvent infestés des cris étouffés de l'ancienne propriétaire, dont les fossettes creusées servaient à enfouir la mémoire faciale collective. Une mémoire qui viendrait, si elle fonctionnait trop bien, trahir chaque sourire. Le visage et son reflet étaient parfois distincts, les mouvements décalés, si bien qu'on aurait pu croire que dans le miroir se trouvait la mère de Dolorès, veillant sur sa fille avec son unique sourire, franc et effacé. Un sourire qui avait dans les yeux l'impuissance d'un gamin quand le fil lui glisse des doigts et que son ballon s'envole, disparaissant dans les nuages, emportant avec lui la fragilité de l'enfance. Un sourire qui avait sur les joues les marées hautes de tous les océans, menaçantes et magistrales, saccageant tous les châteaux de sable qu'elle avait construits dans sa tête au fil des années.

Il n'y avait que Marie qui s'échappait du visage, qui allait jusqu'à fuir son reflet pour ne plus exister à ses yeux.

Le miroir se rappelait les fois où, avant le déluge, Dolorès lui parlait. Elle semblait chercher sa fille dans les zones ombragées de son portrait. Désormais, le miroir capturait parfois quelques brides d'elle dans ses fibres de verre, mais elle ne le voyait plus.

Il aura fallu que simultanément la boule à neige, le pot de ketchup aux fruits et le vase à fleurs sautent de leurs trônes respectifs et se fracassent le crâne pour que Dolorès se propulse hors de sa chaise berçante. Assez brutal, comme réveil. Elle recommença non seulement à voir, mais à ressentir tout ce qu'elle avait refoulé pendant des mois de paralysie intérieure. Les marées hautes de tous les océans éclatèrent dans ses yeux et firent naufrage sur ses joues.

En allant chercher le balai, elle fut criblée d'une panoplie de regards dans le miroir. Elle s'approcha, pour se voir, mais elle reconnut un tout autre visage. Celui de Marie. Tout autour de Dolorès s'était effondré, il n'y avait plus qu'elle et son reflet, qu'elle et sa fille qui s'enlaçaient du regard et qui se pardonnaient d'avoir fui cette étreinte pendant trop longtemps. Les bruits étaient flous, les images en sourdine, elles n'entendaient que leurs respirations qui s'entrechoquaient et se synchronisaient, elles ne voyaient que leurs sourires se dessiner à partir du même croquis.

L'apesanteur fut rompue par une douleur fatale qui prit racine dans le cœur de Dolorès et la plia en deux. Le tapis des jours ne se déroulait plus, il se détricotait et se repliait sur lui-même. Elle se releva difficilement pour constater que son miroir ne reflétait plus qu'elle, que son visage ridé et ses yeux noyés dans la peur de s'éteindre. Elle cherchait Marie, cria son nom jusqu'à s'en époumoner, jusqu'à ce que son dernier souffle y soit consacré et que le miroir éclate en mille paupières fermées, sous l'agonie du même visage qui s'y était perpétuellement figé. Des coulisses de sang s'échappaient des fibres de verre et ruisselaient le long du mur. Le vrai déluge s'était caché de l'autre côté. L'inerte corps de Dolorès gisait dedans, à présent.

Le ciel s'était calmé. Ce n'était qu'un éclaircissement passager, le pire était à venir, à subir, à pourrir, mais ça, personne ne le savait.

On cognait à la porte.

- Maman, c'est moi. As-tu vu dehors ? Faut fêter ça, j'ai apporté du vin !



Écosystème

Je me baigne en automne quand j'ai envie de mieux respirer. Le niveau du lac Villeray est plus haut qu'à l'habitude. Les voitures ne peuvent plus circuler dans la rue et les bouches d'égout ne veulent plus avaler. Je m'y plonge. Mes jambes disparaissent plus j'avance, les roches mordent mes pieds. Je rêve de choses étranges. De perchaudes, d'achigans, d'écrevisses et de brochets. De plein de fins du monde. Mon corps nu est engouffré dans l'eau douce, noire et terrifiante. Quand je sors, le centre de mon ventre est chaud et brûle ma peau mouillée.

Hier j'ai mis du bicarbonate de soude et j'ai versé du vinaigre dans mon évier, mais il est encore bouché ce matin et les mouches à fruit semblent se multiplier à temps plein. Je branche mon déshumidificateur.

Il y a beaucoup de poussière et de poissons d'argent dans mon appartement. J'ai vu une scutigère il y a quelques mois aussi. J'aimerais que mon chat chasse plus assidûment la faune des craques et des recoins. L'hiver, si je n'ouvre pas assez souvent les fenêtres, elles s'écchymosent sous les gouttelettes d'humidité.

Une rivière de moteurs coule sur Saint-Denis. Une bouilloire. Une tasse. Du café. Le divan. En bobette devant le foyer. La vapeur se colle à ma fenêtre de cuisine. J'y ai dessiné un cœur. Je mets une bûche dans le feu. Elle a fendu en cheveux ondulés. Pleine de nœuds. Cinq heures et demie rend les vallées mauves de l'autre côté de l'eau. Montréal ne voit pas de levers de soleil.

Ma fatigue est gluante ce matin. Je me fais une deuxième tasse de café et à déjeuner. Les jaunes d'œufs dans ma poêle froide ressemblent à des poissons rouges.

On dit qu'il ne faut plus conserver de poissons dans des petits bocaux en verre. Je vis dans un quatre et demi avec une coloc, nos chats, de la moisissure et des insectes. On reçoit des invités. Chums, blondes, inconnus et amis. Les bocaux à poissons sont des environnements trop petits pour une bonne aération de l'eau et pour réellement être heureux. L'intérieur rapetisse quand les fenêtres s'embuent et que dehors s'estompe.

Comment se débarrasser des scutigères ?

Les poissons d'argent sont-ils dangereux ?

Tester qualité de l'air dans un appartement

I'm feeling lucky

Il pleut sans arrêt depuis deux jours. Ça me donne envie de vivre dans son cou. Il est parti. Tant pis. À la place je passe l'avant-midi à enchaîner des épisodes des *Desperate Housewives* et à faire un gâteau renversé. Encore des poissons rouges dans la farine. Quatre fois. Je dépose des rondelles d'ananas et des cerises marasquins au fond d'un plat de cuisson pendant que l'averse se heurte à ma fenêtre.

Les flaques d'eau grossissent, se déplacent, se calment, s'agitent, coulent. Je vais bientôt devoir virer mon gâteau à l'endroit. C'est calme dans mon bocal, dehors fera ce qu'il voudra.

Zéphyr Bielinski



MUR SOURD

Allô
le
le mur
allô le mur
je...
fuck.

Salut la digue
le beau barrage
je...
crisse.

j'ai quelque chose qui
fuck
quelque chose qui ne veut pas sortir
ça se bat
en d'dans
ça se bat et ça bute
ça bute
contre toi
le mur
à ton visage en tonne de brique
à ton oreille plâtrée

ça ne passe plus
le courant ne passe plus

j'ai une lettre, un appel à l'aide
à faire passer
de l'autre bord
de ton autre bord
laisse-moi une chance
une brèche
une faille
veux-tu te trouer
pour moi ?
mon amour
ma muraille
veux-tu céder le passage
à mes mots ?

j'ai mal pis
je bute
je bute
FUCK
j'ai pu la salive
le courant
le flot
pour te passer au travers
je voudrais
m'engouffrer, t'ébrécher,
je suis pu capable
de ta face frontière, de tes yeux fusils, pu capable, pu capable
que tu te fermes, te replies, sous ton gros granit ingrat qui brise, brime et

OUVRE!

Ouvre tes stigmates
que je m'enfuisse, que je m'enfouisse dans tes plaies,

j'ai mal le mur
mal aux monologues d'échos contre ton ciment
mal aux larmes sans réponses
mal mal mal
aux injures de ton silence
au mutisme
ton mutisme
et je parle
et tu te tais
et je m'enfarge éhontément sur ta paroi, la palissade. Malgré ta posture
de gendarme. Malgré ta surveillance. Malgré tes ordres, les menaces, je
m'enfarge obstinément. Je beugle, je crie et réverbère ma colère contre
ton indifférence et un jour à la fois je perce, JE TROUE, je troue ton mé-
pris, j'effondre tes masques en béton armé. Un jour à la fois, je bombarde
tes clôtures et je sors des clous, de ton calvaire de crise. JE JAPPE et
me dénoue pour recracher les faux-amours, les fausses promesses pour
tout, tout inonder de mes flots légitimes, de mes mots endoloris, pour
faire pleuvoir les caresses irritables, tous ces mots doux dilués dans les
pluies acides et diluviennes du chantage à l'amour. Je déchire les draps.
Je romps les lattes. Je brise le silence et

le flot
un exutoire

je submerge
j'asperge
je m'engouffre dans la vulnérabilité
dans ce rayon de lumière
dans tes fragilités dangereuses
dans ton équilibre précaire et

crash
casses

les barrages

le mur

les digues

je les traverse
à toute vitesse
j'infiltrer tes judas
j'imprime ton mur
et je graffite ton ciment
j'explose
et soudain

la rivière
la cascade
qui hydrate ma langue, ma gorge

je me libère
et je glisse
et je me dérobe
je me déferle
et me dépose dans le littoral
et germe les algues, les poissons

je me redécouvre et me recouvre
de la vie
tout vit dans mes instincts
d'homme et de femme libre

tout vit
et s'assouvit
et se nourrit
et je danse avec la lune

et je te laisse toi
et ton mur
il doit te faire du bien
ce mur
mais moi il me torture
ce mur
ce mur sourd
c'est une morsure
dans ma langue
et je respire entre les briques
pour me sortir de l'asphyxie

et maintenant
je coule
comme un fleuve, une rivière, un ruisseau,
comme un au revoir.



Nous nagerons dans l'horizon pastel





Apprendre à
être la dernière
ou juste vivre

Il reste une maison.

Juste une maison et juste une dame. Le vent a tout pris avec lui;
vestiges et manifestations bancales.

Le vent, les marées,

l'incendie et la sécheresse,

tous en même temps, peut-être.

L'ancien parquet de bois et le vieux carrelage sont couverts de glaise.

De la porte défoncée glissent grain par grain grain des coulées
de sable et de cendres.

Le perron dernier sablier le temps a arrêté
de couler.

une dame

clip d'une dame qui passe dans la fenêtre

craquée défoncée éclatement libre

vite puis lent puis vite superposé.

Demain, il neigera. Il tombera des grêlons gros comme des poings sur
l'entièreté du continent. Une Amérique crache.

Le jour d'après le jour d'après 38°C qui fait fondre les
dernières feuilles.

Une caméra de surveillance toujours fonctionnelle malgré les ravages,
toujours sur *record* derrière l'envahisseur. Fougère obstrue la
vision globale.

Goutte d'eau

une par une dans le lavabo.

Eau grise, eau brune, eau claire en trois temps.

Vase cassé à ses pieds pantoufles; une traînée de poudre de porcelaine

petit poucet sa trace.

la maison respire

respire

apaisée.

Comme après la tempête

ou comme avant.

Un cri comme un écho d'avant, dans l'escalier menant vers la chambre,

un lit couvert d'argile; elle est couchée, petite pelle et fanal en main.

Le sommeil est paisible lorsque le rien autour est plus vivant que soi.

un *flash*

un effacement planétaire

un vacarme instantané puis rien.

La dame a les cheveux blancs. Elle oublie parfois.

Dans la maison verte les murs sont poreux les murmures; osseux.

Qui Dictature des tendances de l'air

Interprétation d'une nature neutre

juste vivre ou

apprendre à.

Incapable de prédiction, elle

cellule

un corps en vivance involontaire

comme sur pilote automatique

comme

comme bougie jamais soufflée,

comme si le bon dieu avait oublié de venir la chercher

elle

aussi.

Cachée sous la table, la tête entre les mains spasme le bercement

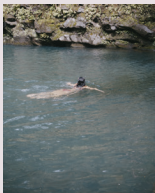
d'un enfant.

Le tonnerre se fait entendre

Entre deux

rayons

.



François Loza-Rodriguez



Tumulte intérieur : De la submersion à la résistance

Conjonctures

Rupture. Une mésintelligence chemine vers une fêlure dans l'amour. Un sentiment d'iniquité bouleverse l'équilibre de la relation. Des propos blessants établissent un état d'éreintement. La détresse vogue jusque dans les tréfonds de mes songes. Les mirages de mon désir me donnent espoir, mais la rupture est inévitable.

Cataclysmes. Un feu inextinguible propage une fumée inassouvissable. À chaque respiration, l'air qui me donne la vie m'enlève des minutes de mon existence. L'arrivée de ciels opaques et ténébreux témoigne de l'exténuation de la nature. Nul endroit n'est envisageable pour fuir l'air méphitique. Les vicissitudes de la vie posent des conjonctures exposant toutes sortes de contradictions fatidiques.

Détresses

Époque calamiteuse. Depuis mon enfance, les crises se succèdent sans répit, sans rémission. Elles se métamorphosent prestement en un péril civilisationnel. Face à la menace, absence totale de courage collectif. Omission systémique des signaux d'alarme et des objurgations de personnes courageuses. La vie continue. Mais notre quotidien a traversé le point de non-retour.

Affliction. La réalisation de ma nouvelle réalité bouleverse ma vision onirique de l'avenir. Serait-ce de la déréluction ce que je ressens ? Ou est-ce plutôt de l'amertume ? Les sensations sont confuses. Les traînées brumeuses de l'horizon annoncent le chaos de mes sentiments. Une pauvre âme en proie au désespoir face à une douleur indubitable. Les mots manquent à l'appel pour décrire cette existence nouvelle et commune à l'humanité.



Antinomies

Léthargie. Les jours se succèdent et mon corps les traverse dans un état de torpeur. L'amplitude de l'atonie de ma nouvelle réalité demeure difficile à mesurer. Marasme émotionnel, caractère difficile, expérience affligeante, nombreuses sont les manières de dépeindre le tableau de mon existence. La porte de sortie est quasi inabordable. Changement soudain.

Vitalité. Une journée parmi tant d'autres, je marche dans les rues monotones de mon quartier défavorisé. Un regroupement de personnes se rencontrent face à une portion de terre menacée d'être déboisée par l'arrivée imminente de bâtiments luxueux. Elles se mobilisent. Elles luttent. Elles s'indignent face à la destruction de la nature. Une révolte spontanée. Une mobilisation organisée. Un phénomène immanent de résistance face à l'anéantissement de la nature. Cette nitescence m'offre un espoir inopiné.

Résistances

Action. Ma vision change. Son déplacement advient à me présenter d'autres récits inspirants comme les mobilisations des peuples immémoriaux des régions lointaines de l'Amazonie. La résistance et la vaillance de ces peuples face à des multinationales dévoratrices démontrent au monde entier leur respect inébranlable de la Nature. Face à la destruction, au trépas, à la disparition, ces sauveurs s'élancent avec impétuosité afin de préserver leur écosystème puisqu'il est consubstantiel à la nature humaine. Ils sont nos sauveurs face à la menace, face à la destruction.

Inspiration. Le respect et l'amour à la nature forgent une pratique de résistance face aux méandres des sociétés. L'inspiration résonne. Les idées fusent. Une vision qui se métamorphose à nouveau. L'amour en tant que pratique. Une pratique en tant que geste conscient, respectueux et intentionnel. Une pratique en tant que choix constant, engageant, transcendant. Une pratique en tant que force transformatrice et libératrice. Une vision authentique qui résiste aux forces aliénantes de notre société. Une transformation est nécessaire. Submersion dans l'abandon. Renaissance dans la résistance.

Mariève Perrault Rocheleau



À cœur ouvert

Les mots ont traversé l'espace sans que je ne puisse les arrêter ils se sont déposés entre toi et moi ce n'était pas une avalanche mais une pluie d'oiseaux s'approchant du sol leurs ailes battent l'air qui nous sépare il est trop tard.

Je t'aime

Mes mots-oiseaux se posent un à un sur tes épaules tes joues tes bras des larmes coulent sur ton visage ta bouche aucun son je voudrais crier les avaler tant pis s'ils se coincent dans ma gorge que leurs serres que leurs plumes m'étouffent qu'ils me déchirent la trachée je tends la main mais ils sont insaisissables. Prononcés. Mes doigts se pressent sur ma poitrine c'est là que naît la parole je touche la fenêtre d'où elle s'est envolée c'était une ouverture entre mes côtes c'est une entaille dans mon cœur c'est une cascade de sang qui se déverse au rythme des secondes qui s'écoulent sans entendre l'écho de mon aveu dans ta voix. Sans que tu me chuchotes : *moi aussi*. Tu ne dis rien. Tu pleures. Ton regard brouillé s'invente dans les pupilles noires des oiseaux qui t'entourent qui ne voient que mon ventre déchiré mes entrailles à nues. Prête à être dévorée. Dans cet instant qui ne cesse de saigner, je prends conscience de ma mortalité. Je voudrais coaguler le temps.

Je prépare ma fuite déjà elle se dessine dans ma tête laisser mon cadavre dans la pièce et disparaître impossible de rattraper les rapaces volant en cercles au-dessus de nos corps alors nous abandonner partir loin de la douleur trop grande de mon âme en sang de mes paroles envolées de ton silence étouffant mais soudain ;

Ta main.

Ta main sur ma main sur mon cœur.

Ton front sur mon front.

Nous tenons dans le même souffle, nos torses se frôlant à chaque inspiration.

Enlacés.

Nous ramassons mes organes étalés au sol, les déposons dans mon ventre.

Immobiles dans notre étreinte.

Nos larmes se rencontrent, se versent sur ma peau.

Un antidote.

Au creux de nos bras, les oiseaux se sont blottis. Ce ne sont pas des rapaces, ce sont des tourterelles. La plus belle chose que j'aie jamais dite. Je l'ai compris à ta tendresse. La douceur de leurs plumes comme celle de ton toucher sur mes épaules mes joues mon cœur. Me bercent. Chacun de tes gestes me dit ce qui n'est pas prononcé. Je choisis de ne pas attendre, mais d'entendre ce qui est là ; un battement d'ailes dans ta poitrine. Il tremble dans nos mains entrelacées.

La blessure se referme, redevient une fenêtre grande ouverte, béante. Le présent me suffit.

Loadée comme un gun



Centre Père enfant du Québec, jus oasis saveur tropicale
Commence
La partie de cache-cache, *qui tue qui en premier ?*
Prête à briser mes os
Devenir poussière
La craque sous le divan est mon refuge

Le gris d'octobre, les autres y voient des couleurs
Moi, le vent transperce ma peau, les fentes du trottoir m'avalent
Les corneilles crient vos noms
Le soleil j'y casse la gueule
Faut fermer la fenêtre
S'abriter dans le vide du blanc des murs
S'asphyxier au cœur de l'oreiller
Noyée dans les vagues de peroxyde du lit-larmes
Frotter jusqu'à ce que la peau se détache
Les plaies pissent le sang
Vous vivez en moi

Miroir, miroir, dis-moi c'est qui la criss de conne ?
Pores de peau à boute
Mon visage me trahit
Punchez-moi dans face
Rendez-moi méconnaissable
Qu'on me voit

Fais des beaux rêves enfant-soleil, enfant-colère
Colle magique et jambes paralysées
À mon primaire devant le mur de ciment à côté des pneus
Tu me tues
Dans ma fin j'ai les couilles remplies de courage
J'te crache dans face

À force d'avoir peur j'veis pogner un cancer du cerveau
De la gorge
Pour tous les *fuck you* coincés
Du cœur
Pour tous les *je t'aime*
Jamais dit

Y'a aucune craque de divan qui peut me protéger de vous

Les feuilles se suicident à l'intersection des boulevards René-Lévesque et Saint-Laurent
Regard défoncé
T'as-tu 2 \$?
Tu manges dans les poubelles, tu ignores si j'ai un chum, si je suis une adepte de ketchup
Que je porte ton nom



Bébé à cash parce qu'un enfant de moins de six ans rapporte 6765 \$ par année
Le paradis fiscal des familles comme dit Pierre-Yves Mcsween
Quand tu me tenais dans tes bras
Tu te tenais toi

Être straight, être trop, pas assez
Vie de chienne docile qui a la chienne
Roadtrip vers la fourrière

Fille à sperme parce qu'il vous faut vider la rage
Pour être une brute à pipe, mon amie a sucé 15 gars avant de perdre sa virginité
Y'en a plein des filles qui sucent avec ardeur
On n'a rien à s'offrir, sauf des cris
Sur la brosse

Désirer mon hémorragie interne
Le jour où j'aurai pissé sur ta tombe
Je ferai l'amour

Vos iris sont un piège où je veux vivre
Un 5 ½ de lumière, attention dans le placard de l'appart aux milles fenêtres
Y'a un monstre
Parfois on le croise
On le voit

Ma mère-vivante, ma mère-morte veut se libérer du divan qui l'engloutit
Fesser quelque part
Ensemble
On va frapper tous les phallus piñata du monde avec un bat de baseball
Danser la macarena sous la pluie de confettis
Vendre nos coeurs poqués sur Marketplace
Bannir cache-cache, jouer à aimer

Peur de rien, *El Condor Pasa* dans le speaker
Des fleurs défoncent le carrelage de la cuisine
Le champ de bobos est ravagé par ce qui grandit
Les poings levés vers le ciel, les cordes vocales qui hurlent leur liberté

Notre
Fucking
Révolte

L'ÉQUIPE

DIRECTION

Direction générale

Ingrid Cloutier-Robertson
Samuel Desjardins

Direction artistique

Jean-Christophe Bouthillier
Ève-Marie Bégin

Événementiel

Fannie Tessier
Malika Aouini

Communications

Romane Tremblay

Audiovisuel

Élizabeth Martineau
Léonie Poulin

Rédaction

Érika Houle
Mariève Perrault Rocheleau

Actus

Mathilde Beaulieu-Lépine
Axel Dansereau Macias

Expériences interactives

William Bonnetterre
Elianne Rochefort

Création sonore

Younesse Moubarik

AUTOMNE 2023

COLLABOS

Événementiel

Sydney Darmana
Marilou Blain
Laura Schembri
Mathilde Fillion
Justine Rodrigue

Communications

Éloïse Cantin
Pénélope Gendron Martel
Charlotte Duquette

Audiovisuel

Camille Enara Pirón
Guillaume James Langlais
Maude Langlois
Jean-Christophe Zéphir
Jacob Bernier
Noémie Poirier
Camille Labrecque
Mélodie Derderian

Rédaction

Victoria Boisclair
Evelyn Gosselin-Mercure
Lorlane Comeau
Clémence Bédard
Marie-Michaëlle Vadeboncœur
Catherine-Audrey Volcy
François Loza-Rodriguez
Zéphyr Bielinski
Samuelle Perreault-Lafrance
Adèle Beauchamp
Rubis Giroux-Langlois
Raÿla Corbeil

Actus

Allyson Caron-Pelletier
Camelia Boussaid
Sami Rixhon
Jeanne Caron
Éléonore Stefanescu
Marianne Lescarbeau
Olivier Picard
Alice Young
Camille Gonzalez
Ariane Fournier
Alexane Taillon-Thiffeault

Expériences interactives

Edo Xcx
Rachel Pelletier
Marianne Fournier
Sasha Bédard
Justin Lepitre
Xavier Charron
Loïc Delorme
Meryem Berbiche

Création sonore

Fabrice Pilon
Médéric Potvin
Thierry Sarrazin Renaud

Complétez l'expérience en écoutant le microalbum
imaginé par notre équipe de création sonore



REMERCIEMENTS

Nous souhaitons remercier notre partenaire, les Services à la vie étudiante de l'UQAM, la fonderie Pangram Pangram pour les polices de caractères, ainsi que tous nos collabos pour les soumissions photos.



le culte